

Étude 11 « Malheurs »

1. Introduction : ne pas simplement répéter les mêmes récits

La leçon de cette semaine aborde plusieurs récits bibliques où des personnes sont confrontées à l'adversité, à la douleur, à la déception et à la confusion : la tempête sur le lac, la femme atteinte de pertes de sang, Job, les disciples d'Emmaüs et l'espérance de Romains 8. Comme ces récits sont déjà largement traités dans le guide d'étude, j'ai choisi d'aborder cette étude sous un angle un peu différent. Je ne vais donc pas surtout raconter à nouveau les histoires, mais analyser un peu plus en profondeur quelques passages bibliques, tout en nous arrêtant à la question sous-jacente qui traverse tous ces récits : que fait la souffrance à notre foi, et Dieu peut-il se servir de la souffrance pour nous former spirituellement ?

Cela nous conduit à une question classique de la théologie et de la philosophie : la question de la théodicée. Une théodicée est une tentative philosophique et théologique de justifier ou d'expliquer l'existence du mal et de la souffrance dans le monde, malgré la foi en un Dieu tout-puissant et parfaitement bon. Dans un monde rempli de souffrance, nous entendons parfois des réponses toutes faites telles que : « Tout arrive pour une raison » ou « Dieu en fera certainement sortir quelque chose de beau ». De telles réponses peuvent apporter du réconfort, mais elles sont parfois prononcées trop vite, comme si la douleur elle-même en devenait moins réelle.

Une approche importante dans la tradition chrétienne est ce qu'on appelle la « soul-making theodicy », ou théodicée de la formation de l'âme : l'idée que Dieu ne veut pas seulement sauver les êtres humains de la douleur, mais qu'il peut aussi les former à travers la douleur. Cette idée est souvent associée à Irénée, un Père de l'Église du deuxième siècle, puis développée philosophiquement par John Hick. En bref : les êtres humains ne naissent pas tout faits, comme des êtres moraux et spirituels déjà pleinement mûrs. Ils grandissent, luttent, apprennent à faire confiance, à aimer, à persévérer. La question demeure cependant : cette idée est-elle bibliquement défendable ? Ou faisons-nous ainsi de Dieu quelqu'un qui aurait besoin de la souffrance pour nous rendre meilleurs ? Tout au long de cette étude, nous essaierons de répondre à cette question.

Parlons-en

1. Que ressens-tu lorsque quelqu'un dit : « Dieu utilise cette souffrance pour te former » ? Est-ce que tu l'éprouves comme une consolation ?
2. Quelles phrases au sujet de la souffrance as-tu entendues autrefois, peut-être bien intentionnées, mais qui sonnaient malgré tout douloureuses ou trop simplistes ?
3. As-tu déjà traversé une période difficile dont tu peux dire, avec le recul, qu'elle t'a fait grandir spirituellement ou personnellement ?

2. Détresse, fidélité éprouvée et espérance (Romains 5.3-5)

Paul écrit :

« Bien plus, nous mettons notre fierté dans les détresses, sachant que la détresse produit l'endurance, l'endurance une fidélité éprouvée, et une fidélité éprouvée l'espérance. Or l'espérance ne rend pas honteux, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans notre cœur par l'Esprit saint qui nous a été donné. » (Rm 5.3-5)

Le raisonnement de Paul est surprenant. Nous aurions probablement formulé l'ordre autrement. Peut-être dirions-nous : la foi apporte l'espérance, l'espérance donne de la force, et cette force nous aide à traverser les difficultés, n'est-ce pas ? Or, de manière intéressante, Paul décrit presque le trajet inverse. Il ne commence pas par la foi ni par l'espérance, mais par la détresse. Viennent

ensuite la persévérance et la fidélité éprouvée. Ce n'est qu'à la fin qu'apparaît l'espérance. C'est comme s'il invitait le lecteur à regarder en arrière, sur le chemin déjà parcouru, et à y découvrir quelque chose qui, en route, était à peine visible.

Le mot clé de cette série est sans doute *la fidélité éprouvée*. Le terme grec *dokimē* désigne quelque chose qui, après examen, a été reconnu fiable. Dans l'Antiquité, on chauffait l'or pour faire apparaître les impuretés. Le feu n'ajoutait rien au métal ; il révélait ce qui s'y trouvait déjà. Paul semble avoir une idée comparable à l'esprit. Certaines convictions ne montrent leur véritable solidité que lorsqu'elles sont mises sous pression. La fidélité éprouvée est plus que de la simple ténacité. Il s'agit d'une foi qui a affronté la résistance, le doute, la déception ou la perte, et qui a acquis ainsi une certaine fermeté.

Il est également frappant de voir ce que Paul ne dit pas. Il n'affirme nulle part que la détresse mène automatiquement à une croissance spirituelle. Ce serait d'ailleurs difficile à soutenir. Une même souffrance peut rendre l'un plus doux et l'autre plus amer. Certaines personnes se rapprochent de Dieu à travers une crise ; d'autres s'éloignent au contraire de lui, ou de l'image de Dieu qu'elles ont portée en elles pendant des années. Paul ne décrit donc pas une loi générale de l'existence humaine. Ses paroles doivent être lues à la lumière des premiers versets du chapitre. Il parle de personnes qui ont déjà reçu la « paix avec Dieu » et qui vivent à partir de la grâce de Dieu. Dans cette relation, la détresse peut devenir persévérance, la persévérance fidélité éprouvée, et la fidélité éprouvée espérance.

Paul ne s'arrête pourtant pas à la fidélité éprouvée. Pas même à une foi approfondie. Le dernier mot appartient à l'« espérance » (*elpis*), un mot qui, dans le Nouveau Testament, résonne beaucoup plus fortement que notre compréhension moderne de l'espérance comme simple souhait ou optimisme. Il renvoie à une confiance qui repose sur la fidélité de Dieu et sur son avenir. C'est pourquoi Paul conclut par une référence à l'amour de Dieu, répandu dans le cœur par le Saint-Esprit. Tel est le fondement sur lequel repose tout le passage. Détresse, persévérance, fidélité éprouvée et espérance ne forment pas une échelle par laquelle l'être humain s'élèverait vers Dieu. Elles décrivent l'œuvre de la grâce de Dieu dans la vie de personnes qui sont déjà tenues par lui. En fin de compte, ce n'est pas notre persévérance qui porte l'espérance ; c'est l'amour de Dieu qui porte notre persévérance.

parlons-en

4. Nous dirions peut-être : la foi apporte l'espérance, l'espérance donne de la force, et cette force nous aide à traverser les difficultés. Pourquoi penses-tu que Paul décrit précisément le mouvement inverse ?
5. Que penses-tu que Paul veut dire par fidélité éprouvée ? De quelles manières une période de souffrance ou d'incertitude peut-elle approfondir, transformer ou mettre à l'épreuve la foi de quelqu'un ?
6. Les épreuves ne font parfois pas seulement remonter la foi à la surface, mais aussi la peur, la colère, l'orgueil ou l'insécurité. Pourquoi cela peut-il être confrontant, mais en même temps précieux, lorsque des expériences difficiles rendent visibles de tels aspects de nous-mêmes ?
7. Comment les expériences difficiles peuvent-elles influencer notre foi ? Peuvent-elles non seulement renforcer ou affaiblir notre confiance en Dieu, mais aussi transformer notre image de Dieu ?
8. Pourquoi le début du chapitre 5 (« paix avec Dieu ») joue-t-il un rôle important pour bien comprendre les versets 3 à 5 ?

9. Paul termine son raisonnement par l'espérance et l'amour de Dieu. Pourquoi est-ce théologiquement important ? Que manquerait-il si le texte s'achevait sur la formation du caractère ?

3. Entre explication et confiance

Après tout ce que nous avons discuté jusqu'ici, la question posée dans l'introduction demeure : Dieu peut-il se servir de la souffrance pour nous former spirituellement ? Le Nouveau Testament semble répondre prudemment par « oui ». Paul parle en effet de la détresse qui peut devenir persévérance, fidélité éprouvée et espérance (Romains 5.3-5). Jacques écrit même que l'épreuve de la foi produit la persévérance (Jacques 1.2-4), et l'épître aux Hébreux parle de la discipline éducative de Dieu qui produit « plus tard un fruit paisible de justice » (Hébreux 12.11). Pourtant, nous devons en même temps nous garder d'une conclusion trop rapide.

La Bible ne dit nulle part que Dieu a besoin de la souffrance pour former les êtres humains, comme si la douleur était une sorte de matériel pédagogique spirituel dont Dieu ne pourrait pas se passer. Cela s'accorderait difficilement avec la conviction biblique selon laquelle la souffrance est, en fin de compte, une intruse dans la création de Dieu et non quelque chose qui faisait partie de son intention originelle. Dans la Genèse, la mort n'apparaît pas comme un élément de la bonne création, mais comme une conséquence de la rupture entre l'être humain et Dieu (Genèse 3). Plus tard, Paul appelle même la mort « le dernier ennemi » (1 Corinthiens 15.26). La manière dont Jésus se comporte face à la maladie, à la tristesse et à la mort montre également qu'il ne considérait pas ces réalités comme normales ou souhaitables, mais comme des puissances auxquelles le royaume de Dieu s'oppose précisément.

C'est peut-être précisément là que se situe la tension de la foi chrétienne. D'un côté, la Bible refuse de romantiser la souffrance. Jésus n'est pas resté indifférent devant la tristesse, la maladie ou la mort. Il a pleuré devant le tombeau de Lazare. De l'autre côté, la Bible refuse également de laisser à la souffrance le dernier mot. Dieu demeure apparemment capable d'agir même à travers des situations brisées, sans devenir pour autant l'auteur du mal. Joseph dit à ses frères : « Vous aviez projeté du mal contre moi, mais Dieu l'a pensé en bien » (Genèse 50.20). Il est frappant de constater que Joseph ne dit pas que le mal était en réalité bon. Le mal reste le mal. Et pourtant, l'action de Dieu se révèle plus grande que la fragilité humaine.

Cela peut aussi nous aider à établir une distinction importante. Une vision chrétienne de la souffrance n'est pas la même chose que le fatalisme. La Bible ne nous apprend pas à dire passivement : « Tout arrive simplement comme cela devait arriver. » Au contraire, Jésus a guéri les malades, consolé les cœurs brisés et s'est constamment opposé à tout ce qui détruit la vie. En même temps, l'Écriture invite les croyants à faire confiance : même les moments de perte, de confusion ou de rechute ne se trouvent pas hors de la portée de Dieu. Parfois, les êtres humains ne comprennent que des années plus tard comment certaines expériences ont approfondi, purifié ou transformé leur foi. Parfois, ils ne le comprennent jamais pleinement. Cela aussi, nous devons oser le reconnaître honnêtement.

Parlons-en

10. Quelle est, selon toi, la différence entre croire que Dieu peut se servir de la souffrance et croire que Dieu a besoin de la souffrance pour former les êtres humains ?

11. Pourquoi penses-tu que la Bible ne donne souvent pas d'explication complète à la souffrance, mais invite plutôt les êtres humains à la confiance ?